

## Au beau temps des Robinsons suisses

En 1814, la Lausannoise Isabelle de Montolieu adaptait en français le roman d'un auteur bernois peu connu, Johann David Wyss, sous le titre suivant : *Le Robinson suisse, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants*<sup>1</sup>. L'ouvrage rencontra un succès considérable et n'eut pas moins de dix éditions françaises jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il raconte l'histoire d'une famille suisse perdue en mer, rejetée sur une île déserte, et qui réussit à établir une espèce de colonie passablement confortable, sous l'égide d'un père habile et courageux. C'est le triomphe de la robinsonnade bourgeoise.

Grand voyageur, ayant parcouru les océans et connu les comptoirs de l'Europe à l'Extrême-Orient, Charles de Constant aurait pu être un Robinson. Mais on sait que son seul naufrage fut économique... Le thème pourtant ressurgit dans les voyages qu'il fit en Suisse et dans les Alpes, souvent dans ce rôle du père de famille qu'il aimait beaucoup tenir. Ne montre-t-il pas la Suisse comme un territoire admirablement rangé et ordonné, une nature sauvage domestiquée par l'ingéniosité et le labeur humains, une île heureuse ? Robinsons sans doute un peu trop satisfaits, Constant et les siens y contemplant des parcs paysagers où les pics indomptés forment comme un décor heureusement disposé.

### *Le succès des voyages en Suisse*

Charles de Constant n'est nullement un voyageur particulier. Ce qu'on trouve chez lui, c'est la juste moyenne des pratiques

---

1. Voir François WALTER, « Lecture symbolique d'un espace insulaire : le Robinson suisse de J.-D. Wyss », in *Geographia Helvetica*, 1983, pp. 121-125.

reçues, le charme de la banalité qui s'accepte comme telle. À son époque, le voyage en Suisse était devenu une des grandes attractions de l'Europe voyageante. Les guerres napoléoniennes, qui ont saigné la France et mis à mal toutes les nations européennes, sont achevées. La bourgeoisie poursuit librement sa révolution économique. Toute une classe nouvelle s'enrichit dans le commerce et les manufactures. L'Angleterre développe sa marine, ses échanges coloniaux, son industrie (et ses miséreux ! voyez Dickens) ; la France de la Restauration emprunte, fabrique, vend, bâtit, agiote (voyez Balzac). Toutes les fortunes nouvelles viennent en Suisse, cherchant leur part du prestige du voyage que pratiquaient les aristocraties au XVIII<sup>e</sup> siècle, celui du Grand Tour pour la noblesse anglaise, celui des belles âmes de France et d'Allemagne parties à la recherche des bergers et des paysages pastoraux ou sublimes. Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les touristes anglais sont innombrables dans les Alpes suisses<sup>2</sup>. Rodolphe Tœpffer s'est fait une spécialité de les brocarder, mais il est loin d'être le seul. Charles de Constant ne s'en prive pas non plus. Dans ses journaux comme chez Tœpffer, les scènes d'auberge et les rencontres de grand chemin sont fréquentes, où le lecteur est mis en présence d'échantillons de voyageurs qui sont autant de *types* qu'on pourrait dessiner en caricature.

Durant l'époque de ses voyages en Suisse, Charles de Constant est le contemporain de changements capitaux dans les modes de transport et les manières de voyager. Depuis que Napoléon a fait construire la route du Simplon pour des raisons d'abord militaires, les nouvelles techniques routières se sont répandues. On bâtit un Pont du Diable tout neuf sur la route du Gothard. On élargit les chaussées, on développe les relais de poste, on renforce les protections contre éboulements et avalanches. Des auberges s'ouvrent. On va bientôt construire, sur les rives urbaines des lacs (à Lucerne, à Zurich, à Genève), des

2. On lira sur ce sujet le livre de Laurent TISSOT, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Payot, 2000.

quais protégés par des parapets de pierre. Les Anglais qui logent dans les hôtels récents s'y promèneront après leur dîner<sup>3</sup>. La vapeur permet le développement de la navigation sur les lacs : en 1823, un entrepreneur américain met en service un bateau sur le Léman : le *Guillaume Tell*. L'année suivante, un autre bateau vient concurrencer le premier<sup>4</sup>. En 1837, *L'Aigle* détrônera tous ses concurrents en fendant les eaux à 20 km/h. Des emplois sont créés pour entretenir les routes et recevoir les voyageurs. Les chemins et les villages des Alpes se peuplent de gens qui vendent de tout, de la lithographie à l'Alpenstock, du verre de lait à la couverture que les dames mettront sur leurs genoux pour passer les cols à dos de mulets...

Comme le chasseur attend avec impatience le passage des oiseaux pèlerins, de même en Suisse, une fois que les neiges commencent à disparaître, toutes les classes de la population observent les quatre coins de l'horizon ainsi que les chemins et les passages par lesquels les voyageurs doivent arriver. [...] Les pauvres veulent gagner leur journée, ramasser quelque chose pour l'hiver. Les riches, les capitalistes, les propriétaires ou possèdent des maisons à louer, ou sont intéressés dans toutes les entreprises faites pour exploiter l'étranger ...<sup>5</sup>

Ainsi parle en 1846 le comte de Gurovski, noble polonais exilé dont l'esprit caustique n'épargne personne. Charles de

3. Le premier hôtel pour « touristes » de Genève, l'Hôtel des Bergues a été ouvert en 1834. À Lausanne, la construction de l'Hôtel Gibbon (sur l'emplacement de la maison qu'avait occupée le grand historien anglais) a commencé en 1839. Le Schweizerhof de Lucerne, modèle de genre, date des années 1850.
4. On l'appellera le *Winkelried*. Quel meilleur témoignage donner du succès touristique de la Suisse que ces noms exotiques pour baptiser des navires sur le Léman ! Le caractère helvétique, ou, mieux encore, le label « Suisse primitive » apparaît comme une affiche attractive. On ajoutera bien sûr le patriotisme helvétique tout neuf des Vaudois et des Genevois dans ces années-là (voir plus bas).
5. Adam de GUROVSKI, *Impressions et souvenirs. Promenades en Suisse en 1845*, Lausanne, 1846. La citation est tirée de Claude REICHLER et Roland RUFFIEUX, *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Laffont, 1998, coll. « Bouquins », p. 841. Je renvoie à ce livre et à ses Introductions pour de plus amples informations sur l'histoire du voyage et sur les voyageurs.

Constant se réjouit, lui, de cet esprit d'entreprise. Il voit que les touristes font marcher l'économie. Il demande qu'on élargisse tous les chemins, il veut introduire l'hygiène dans les campagnes, moderniser l'agriculture. Les barrières l'irritent, et il appelle de ses vœux le développement des manufactures. Il y a un paradoxe dans cette situation de la Suisse au début du XIX<sup>e</sup> siècle : l'économie se développe dans le sens de la poussée moderne et libérale, elle tient sa place dans l'Europe préindustrielle ; la société se transforme par la spécialisation du travail, de nouveaux riches et de nouveaux pauvres apparaissent. Et en même temps les voyageurs continuent de rechercher l'idylle ancienne, la nature pastorale, le peuple primitif, l'égalité... En somme, les robinsons suisses s'affairent à présenter aux visiteurs ce qu'ils veulent voir : à la fois l'île sauvage et le bel ordre, la nature innocente et la prospérité. D'où parfois ce sentiment de décor, de théâtre qui saisit notre auteur, comme s'il était – ce sont ses mots – dans un parc paysager anglais où tout est arrangé pour produire l'illusion du naturel et de la concorde sociale. À la cascade du Staubbach, si célèbre, deux femmes en costume local chantent en imitant la flûte lorsque des voyageurs s'approchent : ce sont « les nymphes de la cascade », sorties tout droit d'un poème de Conrad Gessner ! Charles admire les paysages, jette parfois des cris enthousiastes, et en même temps il lui semble que tout est menacé de facticité : « Il n'y a rien de nouveau à dire, et comme tout est si bien arrangé pour la commodité, la sûreté et l'agrément des voyageurs, il n'y a pas d'aventures à raconter...<sup>6</sup> » Idée insistante, qu'on retrouve presque littéralement dans un autre voyage : « Maintenant tout ce qui tient au voyage est si bien établi, si facile, il y a tant de descriptions, tant de dessins des lieux, des costumes, qu'il ne reste rien à dire...<sup>7</sup> »

6. À Brienz, 14 septembre 1820 (« Le voyage pittoresque. Comédie romantique en plusieurs actes »).

7. « Journal du voyage de Genève à Saint-Gall et retour », 1825, 26 juillet.

### Récits et guides

Ce sentiment de rien à dire naît sans doute du fait que « tout est arrangé », mais aussi de la prolifération des récits de voyage en Suisse à l'époque de Constant. « Encore un livre sur la Suisse ! » prévenait ironiquement Léopold de Curti en 1797 déjà, dans la préface du livre qu'il présentait au public<sup>8</sup>. Et cela n'a fait qu'augmenter. Certaines années, il est paru 15 à 20 ouvrages intitulés *Briefe aus der Schweiz, Journal d'un voyage en Suisse, Some Letters written from...* Certains auteurs augmentent leur ouvrage d'édition en édition : ainsi Raoul-Rochette, dont les *Lettres sur la Suisse...* sont complétées durant les trois éditions qu'elles connaissent entre 1820 et 1828. L'auteur lui-même est revenu dans les Alpes à trois reprises, a visité d'autres cantons et recueilli de nouvelles informations. Il a communiqué son enthousiasme à ses lecteurs. D'autres produisent le même effet en se contentant de plagier des livres connus !

Mais le *must* des livres de voyage, c'est Ebel. Dès 1804, il publie la seconde édition en quatre volumes de son livre *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*. Il reprendra et augmentera ce livre pendant plus de vingt ans, la demande restant ensuite considérable jusqu'au milieu du siècle. Nombreux seront les voyageurs qui traverseront la Suisse le livre de Ebel en poche. La traduction française de 1805, sous le titre *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse : de la manière la plus utile et la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde*, sera publiée dans un format in-12 commode à emmener avec soi. Celle-ci sera suivie, en 1810, d'une nouvelle traduction en trois volumes, intitulée *Manuel du voyageur en Suisse*, puis de nombreuses rééditions et contrefaçons. Le *Manuel* sera le guide favori des voyageurs français, y compris de Victor Hugo,

8. Leopold DE CURTI, *Lettres sur la Suisse*, Altona, 1797. Voir *Le Voyage en Suisse*, pp. 586-592, la description de la Landsgemeinde d'Unterwald par Curti.

qui le pille largement dans les lettres de voyage en Suisse qu'il insère dans *Le Rhin* en 1841. L'ouvrage de Ebel, précis et exhaustif, comprend dans son premier volume des conseils pratiques, puis des itinéraires, distinguant les sites les plus intéressants pour les voyageurs pressés, et enfin une série de chapitres savants contenant la bibliographie des cartes, des estampes et vues, des ouvrages historiques et scientifiques. La seconde partie consiste en la présentation, par ordre alphabétique des noms de lieux, de toutes les connaissances et de toute l'expérience accumulée par Ebel sur la Suisse<sup>9</sup>.

L'apport de Ebel à la vogue européenne des paysages de montagne est immense. Les étudiants allemands, randonneurs volontiers errants, les artistes de partout, les rebelles des révolutions européennes, et bientôt d'innombrables bourgeois en vacances apprendront dans ses directives à explorer les cimes et les gouffres et à jouir des émotions qu'ils leur procurent... Mais le Docteur Ebel est lui aussi un excellent père de famille : il pense à tout, il fait votre sac avant le départ, n'oubliant ni le parapluie ni le gilet de flanelle, ni les conseils pour préparer les chaussures en vue de la marche sur les glaciers. Il vous indique quel pourboire donner aux palefreniers, que manger dans telle auberge, quelles eaux boire pour vos maladies... Le *Manuel* de Ebel inspirera les grands guides de voyage modernes qui naîtront à partir des années 1830. Rédigés souvent par des auteurs qui firent eux-mêmes le voyage, et tenant donc encore du récit, ces guides devinrent peu à peu l'affaire d'équipes de rédaction, se spécialisèrent pour les publics nationaux auxquels ils étaient destinés et s'orientèrent vers les formes modernes de l'édition. Telle fut l'évolution des guides anglais, allemands et français qui connurent les succès les plus massifs. John Murray publia à Londres

9. La documentation de Ebel est sans faille. Charles de Constant en témoigne de manière quelque peu ironique : « Si vous voulez connaître son histoire, » écrit-il à propos d'un vaste édifice en ruine qui l'impressionne, à Chiavenna, « adressez-vous à Ebel, je ne la sais point. » (« Journal d'un voyage de Genève à Lugano... », 26 juillet 1833.)

en 1829 *A Glance of the beautiful Sublimities of Switzerland*, et ses célèbres *Handbooks* parurent à partir de 1836 ; presque en même temps, à Cologne, le libraire Karl Baedeker commença la série de ses guides ; Adolphe Joanne, qui fut d'abord un fervent excursionniste, fit paraître en 1841 son *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse* : c'est l'ancêtre des *Guides bleus*.

### *Les hauts lieux du voyage*

On comprend, devant cette avalanche d'écriture, que Charles de Constant n'ait point voulu rivaliser, bien qu'il soit un graphomane accompli, lui qui écrit toujours et partout, y compris sur ses genoux pendant que la diligence cahote. Mais la description n'est pas son fort. Seuls quelques rares endroits parviennent à lui arracher des « magnifique ! », des « terrifiant spectacle ! » (la cascade de Reichenbach). Au Gothard, il se doit de mentionner l'horreur sublime, mais on voit bien qu'il préfère louer la nouvelle route et l'ingéniosité humaine. Tant d'artistes et d'écrivains sont passés par là, ont chanté dans leurs poèmes et peint dans leurs tableaux ces hauts lieux ! Il les a peut-être rencontrés à Coppet et à Genève, les Matthisson, les Karamsine, les Lamartine, les Byron, ou encore M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun et plus tard Turner... – bien qu'il reste à cet égard dans une réserve distinguée. Il visite donc les sites célébrés par la littérature et la peinture, mais son journal n'en détaille ni les beautés ni l'histoire. Juste un rappel, qui laisse entendre leur importance géographique et politique. Les hauts lieux sont d'abord pour lui des lieux communs.

Si l'on prend les itinéraires de ses voyages, on se rend compte qu'il est allé à peu près partout, soit lors d'une escapade en famille, soit à l'occasion de la réunion d'une société, et qu'il a cherché à varier ses parcours de manière à voir les sites connus. Il est frappant de constater qu'il a commencé par le cadre lémanique et savoyard (le tour du Léman, la vallée de Chamonix et ses glaciers), et qu'il a ensuite dirigé sa curiosité vers la Suisse

centrale et les villes des cantons alémaniques, Lucerne, Berne, Zurich. Il a visité l'Oberland avec ses lacs et ses cascades, Grindelwald et Meiringen, Lucerne et le lac des Quatre-Cantons, le Gothard, une partie des Grisons, la haute vallée du Rhin... Comme le peintre Calame l'a fait, ce Genevois s'est senti attiré par la Suisse ancienne, à laquelle Genève venait de se joindre<sup>10</sup>. Car les hauts lieux sont aussi pour lui une occasion de sentiments patriotiques. Il voit le lac des Quatre-Cantons avec l'œil des spectateurs du *Wilhelm Tell* de Schiller, captifs de l'effet d'illusion historique produit par le drame romantique : le cadre géographique et son âpre beauté, les gens, les costumes, les armes, la langue, tout lui semble témoignage d'un âge héroïque et d'un goût irréprouvable pour la liberté. Sa participation aux réunions de la Société helvétique de musique, occasion de plusieurs voyages, montre d'ailleurs suffisamment à elle seule son patriotisme, parfois teinté d'humour. Mais il est intéressant de noter que l'ardeur patriotique s'exprime aussi à l'occasion des voyages alpins et de la contemplation des paysages. Une part de l'identité helvétique s'est forgée là, au cours de cette première moitié du siècle, dans la réappropriation de l'éloge apporté par les voyageurs étrangers, superposée à une commune opposition aux pressions extérieures<sup>11</sup>.

### *La banalité et le goût des choses*

Les sentiments patriotiques et l'identité partagée passent aussi, dans le Journal des voyages, par l'orientation vers les choses communes et le goût de la juste moyenne, disons-le plus clairement encore : par l'amour de la banalité... Constant aime

10. Pour Calame et les paysages suisses, voir Valentina ANKER, *Alexandre Calame*, Fribourg, Office du Livre, 1987.

11. Sur la question de rôle des paysages dans l'identité suisse, voir François WALTER, « La montagne des Suisses. Invention et usage d'une représentation paysagère (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) », in *Études rurales*, 1991, pp. 91-107.

l'ordre, la richesse sans ostentation, le confort privé. Il trouve tout cela dans les villes prospères, que ce soit d'une ancienne richesse patricienne (Berne, Lucerne), ou par l'effet de la première industrialisation (Saint-Gall). Il le découvre aussi dans les villages paisibles et les bourgades de la Suisse profonde. Ce grand voyageur s'est rangé ; il est devenu un anti-héros, mais un anti-héros d'une intelligence aiguë.

Au fond, même en voyage, il se sent vraiment chez lui dès qu'il baigne dans le quotidien. Son côté père de famille peut alors s'épanouir dans cette sorte d'ironie tendre et indulgente qu'il porte sur les choses et les gens, dans le plaisir sans emphase de la relation personnelle. Rien de plus intéressant, de plus drôle et en même temps de plus rempli d'informations semées sans qu'il y paraisse, que les scènes d'auberge qu'il brosse volontiers. Il n'est pas homme à manger en cabinet privé ; la table d'hôte a sa préférence, quand les voyageurs se retrouvent pour le dîner, et peut-être boivent un peu trop. On fait connaissance, on bavarde, on évalue les idées et les sentiments avec bonhomie. Charles fait volontiers des blagues aux convives, en particulier aux dames qu'il aime aguicher. Malgré quelques protestations qu'il élève pour la bonne forme, on sent aussi qu'il apprécie beaucoup d'être reçu dans la maison d'autrui. Il observe les coutumes particulières, se délecte à flairer les secrets d'alcôve ou s'apitoie sur les malheurs qu'on cache. Pour cela, les Suisses le ravissent, eux qui pratiquent l'amitié forte, qui sont les champions du heimlich et du bonheur privé. Mille petites scènes de sociabilité nous sont ainsi offertes au fil des pages, que ce soit dans le monde des étrangers rencontrés en chemin ou dans celui des compatriotes observés dans les bals officiels, les santés qu'on porte, les repas intimes. Mais, homme de son temps sous sa faconde, il s'intéresse aussi de la façon la plus sérieuse à tout ce qui se renouvelle sous ses yeux, l'économie agricole autant que la construction ou l'éducation.

En pleine période romantique, alors que les poètes de toute l'Europe s'enchantent de la mélancolie des lacs et se sentent emportés vers l'au-delà en contemplant les cimes et en frémis-

sant devant les précipices (et que certains quelquefois *en font un peu trop*), Charles de Constant, voyageur bourgeois et père de famille alerte, graphomane et causeur aimable, nous amuse et nous comble en nous faisant percevoir le goût des choses et la nostalgie des temps révolus.

Claude REICHLER

## Le style de Charles de Constant ou comment les voyages conservent la jeunesse

« La libre allure d'un style toujours vif, piquant et naturel » : c'est ainsi que les éditeurs de la première édition des *Voyages en zigzag* (1844) qualifiaient le livre de Rodophe Tœpffer. Le même jugement peut s'appliquer mot pour mot au style des voyages de Charles de Constant à travers la Suisse. Charles « le Chinois » et l'auteur de *M. Vieux-Bois*, tous deux Genevois, appartiennent pourtant à deux générations différentes. En 1835, année de sa mort, Charles de Constant a 73 ans, Tœpffer (qui visite cette année-là avec ses élèves Chamonix et l'Oberland bernois) 36 ans. La similitude du regard que les deux hommes portent sur la Suisse de ce premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle n'en est que plus remarquable. L'ironie piquante et l'humour bon enfant du septuagénaire ne souffrent nullement de la comparaison avec ceux du jeune maître de pension.

Est-ce parce que « les voyages conservent la jeunesse » ? Ou parce qu'ils améliorent du moins l'état physique du voyageur vieillissant, comme Charles feint de le croire après quelques ennuis de santé et le note dans son journal d'une course à Lausanne et Montreux de 1834 (non repris dans la présente édition) : « Je commence à sortir, écrit-il, de toutes ces misères et pour hâter ma délivrance, je vais entreprendre une course de quelques jours dans ma calèche, traîné par mon bon cheval et conduit par mon bon François. »

Le regard de Charles voyageant est donc, comme le souligne ici même le professeur Reichler, celui de son époque et le rapproche de son concitoyen. Par un paradoxe qui s'applique à nombre de ses contemporains (et non des moindres), on retrouve pourtant à maintes reprises, dans sa philosophie